

Laisse



Nathanaël

Laisse
Nathanaël

Laisse

(rejet apparent)

J'y vais. Pas besoin de me bousculer. Ni pour autant de m'en dissuader. Ma décision est prise. La porte là et au-delà de la porte. Une chose au lieu d'une autre chose. Laquelle. Coller un mot à cette chose. Le désir existe. Dans la peau de la chose le mot détaché de la chose. Les preuves sont sans importance. Le bois de la porte. Le bruit de la porte qui se referme. Bois et bois. Le plaisir que procure l'écoute. Le bruit que reçoit le corps. Il est sa seule peau. Avec ses propres mots détachés. Je

voudrais que cessent les mots. Que cesse l'élan dans leur direction. Leur directif. Je voudrais pouvoir l'abolir. Ça. Cette pulsion. Cette passion. La promesse de ce plaisir en particulier. Refusé. À cause seulement de son entrain. Si seulement je pouvais me tourner et m'accorder à cette autre direction. Mais le tout suit. Comme c'est pénible. Le seul mouvement. Il se multiplie dans la bouche et dans les mains. Ici les traces laissées par le mouvement. Elles se reproduisent ainsi tel qu'en nombre elles ne sont plus identifiables à elles-mêmes. Je les vois à peine. Il ne s'agit pas d'un mysticisme. Certainement pas. L'âge déborde de mysticismes et c'est regrettable. Ça obscurcit. Si seulement c'était possible de s'appuyer tout bonnement. Le mystique est tout le temps appuyé contre une vitre. La vitre concède la chaleur du soleil et la lumière du ciel mais les expériences sensorielles sont mitigées par la vitre. Sauf celle du corps appuyé contre la vitre. C'est

pour les sens que nous agissons ainsi. Que nous sommes debout d'un côté ou de l'autre de la vitre. Parfois la vitre se brise. Nous la brisons. Nous faisons exprès. Nous appuyons trop fort ou bien nous lançons quelque chose directement dessus. Je peux admettre une chose pareille. L'impulsif devient compulsif. Nous mangeons comme du bétail dans une auge empoisonnée. Nous faisons cela. Nous en parlons langoureusement. J'accepte les libertés. Les portes qui se ferment et s'ouvrent. Les corps qui tombent sans retenue du jour au lendemain. Je voudrais t'embrasser. Le champ de vision rétrécit avec le siècle. Nous sommes debout d'un côté ou de l'autre du siècle et c'est le même siècle. Il nous prend dans ses replis. Nous sortons de la guerre tout comme nous y entrons. Je fais de grands efforts pour m'en souvenir. Il échappe. Ce n'est pas la peine de m'en parler. Il est juste au-delà de la fenêtre. Je traverse la rue et je traverse la lande. C'est très efficace.

Je veux dire le déboîtement. Je pourrais être n'importe où. J'adore. Je n'ai rien pardonné. Cette guerre tire à toutes les autres guerres. Les fils des guerres. Je m'en défends tout comme toi. Les siècles. Les émaciations. Les cartes nous amincissent. Les veines bleues des rivières avalées par le papier jauni. Les déchirures des replis. Pliés et repus. Les noms devenus illisibles. J'aimerais que mon propre nom soit illisible. Pour que sa trace soit contiguë à la veine bleue de la rivière sans pour cela être divulguée. Les traces palpitent. C'est ainsi qu'elles se révèlent à moi. Cette façon qu'elles ont de trembler. Ce n'est pas électrique. Ça n'a pas l'épaisseur non plus des élancements. Fragile. Un tremblement. Simplifié dans le fil du bois. Dans la peau. La sensation. Tu tournes la tête. Je ne suis pas fou. Pas comme tu te l'imagines. Je porte un chagrin qui m'a marqué. Du pied de la colline je monte jusqu'à Berry Head. Ici les vents délirent. Les herbes se couchent à plat. Et l'eau se

rue sur les rochers. J'égare la part de tristesse. Je l'égare sur le sol. Le vent la ramasse et me la rend. J'étouffe en m'écriant et c'est fini. Un dessèchement. Et le petit mot qui se détache. Une histoire de disparitions. Je les aime toutes. Je protège une flamme minuscule avec mes mains et je souffle doucement dessus. Un bois entier prend feu. Une lumière bleue emplit le ciel. Et les noms pleuvent en cendres sur un sol. Je les attrape comme des flocons de neige. Chacun est unique et ils ont tous le même goût. De la même mort. Je veux dire que l'accumulation est petite pour commencer mais au contraire elle est grande déjà. Plus grande que je ne peux l'imaginer. Dans le musée d'art tous les corps sont à découvert. Ils sont à de différents stades de décomposition. Je les touche tous quand même. Je souffle sur certains d'entre eux. La poussière se dépose autour des os secs. Je me roule dans la poussière. Le musée est impassible et me mine. Entre chaque pièce

il y a une porte vitrée à pousser. Je gratte la vitre. Une lettre envoyée du désert n'arrive pas à destination. Un fugitif trace la longueur entière d'une rive. Il y a celui qui attend et celui qui fait une offrande. Lorsque je descends de la colline je laisse les cormorans sur un affleurement rocheux. C'est l'hiver dans ce pays comme dans aucun autre. L'homme qui marche fait la collection de petits fragments avec ses mains. Il ne révèle pas ce qu'il trouve. Il prend simplement. Je marche à ses côtés mais déjà c'est le spectre de l'homme qui m'accompagne. Il voudrait que l'instant soit passé. Être seul avec le souvenir qui l'emplit. L'accomplit. Il fait du présent une chose fuyante. Une adoration. Une distinction entre dehors et dedans. Les portes s'ouvrent de biais dans la casbah pour empêcher aux intérieurs d'être visibles. De la rue. Je les imagine fastueux. Rutilants. Ce n'est qu'une imagination. Les toitures crèvent le ciel. Le ciel accroche les cheminées.

Je pense à une architecture invisible. Le haut lieu du bâtiment. Sa dissimulation. L'œil gauche embrume et déforme. Un cercle noir est visible au nombril. La maladie durcit la couche inférieure. J'y vais. Les premiers jours il y a un espoir fou. Une série de petites explosions. Elles se propagent de l'intérieur. La lumière est faible et les organes se raidissent et prennent la forme de petits cailloux. La fragilité en fait une plus grande beauté. Les vitraux éclatent en de petites particules. Une charge d'infidélités. J'y vais. Le son monte des planches. Une mèche en crin de cheval tirée sur une corde tendue. L'effort exigé. Arracher un son à une gorge en bois. Les fenêtres d'un village entier ont été condamnées. Et les maisons enveloppées de plastique. Je traverse le village et tire le ciel à moi afin de m'en recouvrir. Nous reculons devant cette absence. Le soupir du sol meurtri sous nos pieds. Les bars sont tout de même bourrés de bagarreurs.



(rejet apparent)

0627